

# L'islam conquiert le monde grâce à Byzance!

■ BABAK KHANDANI

PARIS, 1<sup>ER</sup> AOUT 2006

Peu de temps après la mort du prophète Mohamed, l'armée de l'islam se lança à la conquête du monde et en l'espace de seulement quelques années, s'empara de vastes territoires, jetant le fondement d'un empire qui, quatorze siècles plus tard, perdit encore d'une certaine façon. Le succès de l'entreprise militaire des musulmans fut si fulgurant qu'on l'exploita comme le meilleur argument du bien fondé de cette nouvelle croyance venue du désert. Et il est fort vrai que les apparences laissent perplexes quiconque voulant expliquer de façon rationnelle cette exceptionnelle réussite.

**P**ourtant, une étude même sommaire permet d'élucider le mystère de cette énigme dont la clef se trouve à Byzance. Car, comme nous le développerons dans cet article, c'est bien Byzance et son christianisme d'état qui ont soutenu les Arabes contre l'Empire Perse et c'est la seule chute de cette dernière qui ouvrit grand les portes du paradis à des fidèles qui n'en croyaient pourtant pas à leurs propres yeux. Sans la conquête de l'Empire Perse, l'islam aurait été sans aucun doute un épiphénomène, vite balayé par le christianisme déjà bien implémenté en Arabie.

Qui en 1916 aurait cru que le bolchevisme allait dominer une bonne moitié de la planète durant plus de soixante-dix ans ? Qui à Byzance en 641, aurait parié un sou sur l'avenir de l'islam ? On n'hésita donc pas à armer les Arabes, voire même à se battre à leurs côtés pour le seul objectif de l'anéantissement de l'ennemi juré qu'était le Perse.

En 224, Ardeshir, fils de Babak, défait Ardavan, le dernier souverain Parthe, et se proclame Grand Roi, inaugurant ainsi une nouvelle ère de rayonnement de la civilisation iranienne. Il héritait de plusieurs siècles de luttes incessantes contre Rome. L'Iran des Parthes avait certes résisté vaillamment face à l'Occident durant plus de six cents ans, mais en ce début du christianisme, la donne avait fondamentalement changé, transformant les ambitions purement économiques de l'adversaire de l'Ouest en véritable projet idéologique. La dynastie Sassanide fondée par Ardeshir tentera pendant quatre siècles de préserver l'intégrité de la civilisation iranienne. Elle échoua sans que son malheur profitât à Byzance qui se trouva bientôt seule face à un dragon qu'il avait lui-même engendré.

Dès la haute antiquité, l'Arabie tenait une extrême importante position. Certes, ce n'était pas le pétrole qui à cette époque rendait cette région primordiale. En premier lieu, on peut rappeler que l'axe allant de l'Égypte à la Mésopotamie est, par le sud, bordé par l'Arabie. Les caravanes allant

d'un bout à l'autre de cet axe ne pouvaient être sécurisées que si cette bordure était elle-même sécurisée. Pourtant, la vraie valeur de l'Arabie se trouvait ailleurs.

En évoquant l'Arabie, viennent immédiatement à l'esprit de vastes étendues désertiques parcourues par des caravanes de dromadaires. Pourtant il s'agit d'une péninsule et comme ce nom l'indique, le pays est longé de milliers de kilomètres de côtes, se trouvant au centre des plus importantes routes maritimes des temps anciens et modernes. Dès l'époque Achéménide où l'Empire Perse s'étendait de l'Indus au Nil, la péninsule Arabique fut placée au cœur des préoccupations militaires des Grands Rois. Tout navire partant de l'Égypte à destination de Babylone via la mer Rouge, l'océan Indien, la mer d'Oman et finalement le golfe Persique, ne faisait que faire le tour complet de la péninsule. Avec la construction du canal reliant la mer Rouge à la Méditerranée (par le Nil), le contrôle de cette voie de navigation devenait encore plus essentiel. Pour cette raison, soit par des bases



navales dispersées le long des villes portuaires, soit par des accords avec les chefs de tribus locaux, la marine Perse veillait à ce que la navigation restât sûre et que l'autorité de l'Empire ne fût jamais mise en cause dans cette région.

Avec la chute de Carthage et le début de l'aventure africaine de Rome, l'Arabie devint tout naturellement un enjeu géostratégique pour la jeune puissance européenne. Perses et Romains cherchèrent à se servir de la péninsule comme zone tampon où ils se confrontaient par procuration donnée à leurs vassaux respectifs, les Lakhmides pour les Perses, les Ghasanides pour les Byzantins.

Mais à peu près vers le III<sup>e</sup> siècle, les Arabes se mirent à avantager les Romains et Byzantins au détriment des Perses. En effet, le christianisme se développa très tôt en Arabie, transformant les fidélités purement politiques en liens affectifs. Les historiens musulmans omettent volontiers de rappeler que Khadija, la première épouse du Prophète et aussi son premier mécène, était une chrétienne Nestorienne. A l'aube de l'Islam, c'est le christianisme qui prêchait en Arabie contre le paganisme et l'Islam ne fit que profiter d'un terrain déjà bien balayé.

L'Arabie du Sud intéressait tout particulièrement Byzance du fait, en premier lieu, de sa position sur la route commerciale vers l'Inde. Mais plus encore, elle pouvait être utilisée contre la Perse dans le conflit qui opposait les deux puissances. Procope de Césarée, chroniqueur byzantin accompagnant dans ses expéditions Bélisaire, général de l'empereur, relate les projets de Justinien pour le Yémen qui entraînait alors sous influence byzantine grâce à l'occupation éthiopienne. Justinien tentait de tirer parti du Yémen contre la Perse. Il comptait sur Esimiphaios, le roi Sumyafa`Ashwa`, installé sur le trône himyarite par les Ethiopiens (chrétiens), pour détourner le commerce de la soie de la route dominée par les Perses. Il incita ensuite Abra-

mos, le roi éthiopien du Yémen, à entreprendre des expéditions contre la Perse.

Chez un chrétien, la foi religieuse se plaçait avant toute appartenance nationale. En se déclarant centre de la chrétienté, Byzance devint tout naturellement la terre promise de tous les chrétiens d'Orient. Le christianisme fut donc la meilleure arme de Byzance pour obtenir contre la Perse ce qu'il n'avait pu avoir avec l'épée. Elle fut utilisée par deux manières différentes : celle de l'infiltration d'une partie de la noblesse iranienne qui évangélisée, n'hésita pas à trahir sa patrie (cf. le procès et la condamnation à mort de Chosroès II par son propre fils chrétien, Shirviah) ; et bien évidemment en encourageant les Arabes chrétiens à s'engager dans une guerre sainte contre ces "païens adorateurs de feu".

L'invasion de la Perse par les musulmans n'était que la réédition d'autres tentatives du même genre, entreprises par des Arabes chrétiens, soutenus financièrement par Byzance. L'alliance arabo-byzantine était si solide que plus de dix milles moines se firent enrôler dans l'armée des musulmans et participèrent à la campagne contre Ctésiphon, capitale de l'Empire.

Les chrétiens considéraient les brutalités indescriptibles des musulmans envers les Iraniens comme une punition divine bien méritée. Dans les récits des moines nestoriens, nous remarquons avec infini étonnement l'aveuglement du narrateur qui s'enchantait du malheur du peuple d'Iran sans se soucier un instant de l'avenir des chrétiens qui allaient pourtant être les prochaines victimes de cette razzia.

Inévitablement, Byzance se retrouva impuissant devant le déferlement de l'invasion arabe : l'écrasement de l'armée byzantine à Yarmouk (636) provoqua la perte définitive de la Syrie, de Jérusalem (638), de la Mésopotamie (639), de l'Égypte (639-

642). Ainsi, le règne d'Héraclius, pourtant grand vainqueur de Chosroès II, s'acheva en 641 par un désastre qu'avait préparé ce jeu dangereux d'alliance irréflective.

Aujourd'hui encore, cette alliance perdue. Depuis plus de deux siècles, les occidentaux et en particuliers les Britanniques se servent de l'Islam pour asservir l'Asie : d'abord pour affaiblir la Perse en finançant le clergé chiïte, puis pour démanteler l'Empire Ottoman en inventant le nationalisme Arabe, ensuite pour faire échec à l'indépendance de l'Inde en créant l'état du Pakistan, puis pour détrôner le Shah d'Iran en soutenant la révolution de Khomeiny, et finalement pour piéger les Soviétiques en instiguant la guerre d'Afghanistan. Aujourd'hui comme hier, le piège est en train de se refermer sur le piègeur lui-même sans qu'aucune leçon n'en ait été tirée.

Ultime indice de cette complicité contre-nature, lors de sa visite au Saint-Siège en 1999, M. Khatami, Président de la République Islamique d'Iran, présenta comme cadeau au Pape Jean-Paul II une série de cassettes vidéo sur le thème de la soi-disant persécution des chrétiens par les Sassanides. De toute évidence, la République Islamique, héritière des envahisseurs musulmans, se sent plus proche de ses anciens alliés que du pays qu'elle domine ! ■

---

*Article paru pour la première fois sur [Fravabr.org](http://Fravabr.org).*